

# Langue maternelle et langage des femmes\*

*Madeleine Gagnon*

*\*(Conférence donnée à Wellesley College, avril 1985.)*

Les femmes et les hommes parlent la même langue, celle du code, des règles, de la loi, celle qui ordonne toutes les stratégies de communication afin que dans la cité soient énoncés clairement tous les messages et que fonctionnent les modèles politiques et ontologiques. Cette langue parlée par tous les sujets d'une communauté varie bien sûr d'un individu à l'autre, selon le degré de résistance, de non-obéissance à la langue de la norme. Il y a partout des hors-la-loi et il y en a de toutes sortes. Les divers types d'aphonie ou d'aphasie en sont le symptôme.

Cette langue parlée par tous, on la dit maternelle. Et pourtant, on dit d'elle aussi récemment qu'elle est celle de la loi-du-père. Pour qualifier cette loi dont "le Signifiant transcendantal et le primat général est PHALLUS," Jacques Lacan a suggéré la métaphore du Nom-du-Père.

Nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Nom d'un triangle divin où la Mère n'a pas joui et d'où la Soeur est exclue. La langue maternelle est vierge et la soeur n'a pas de langue. La soeur N'EST PAS. Elle n'est pas encore. Avec la jouissance de la femme-mère, elle est ce qui advient dans la langue. Elle est virtuelle.

Dans la langue unitaire du Dieu de Moïse, le Logos fut inscrit sur la pierre pour tous.

Dans la langue triangulaire du Père-Fils-Esprit, le Logos fut conservé tout-Un et le Muthos du corps et du sang imprima un surplus de sens et une loi indéchiffrable nommée Amour. Surplus dans l'affront à la loi. Surplus dans la violence faite à ceux et celles qui ne s'y conformaient pas.

Les larmes de la mère et de la soeur ne purent jamais rien contre cette violence. Mais elles ne coulèrent pas pour rien. A qui sait prêter l'oreille à une langue maternelle étrangère, elles peuvent même s'entendre. Et pas seulement les larmes. Les cris aussi. Ceux de la joie et ceux de la colère. On peut capter au passage ceux de la jouissance.

Pour entendre cette langue maternelle étrangère mais aussi pour saisir, dans sa virtualité (dans sa promesse) celle de la soeur, "l'éternelle jeune fille innocente", pour dire comme Maurice Blanchot dans sa lecture du *Ravissement de Lol. V. Stein*, il faut pouvoir penser l'Autre dans sa radicale différence (sa "différance"). Penser l'Autre dans sa relation à l'Un (au Même). Penser l'Autre dans l'interférence. Penser *entre* Soi et l'Autre, *entre* le Même et l'Autre, *entre* l'Un et l'Autre. Accepter que cette pensée puisse être conflictuelle. La pensée de l'Autre ne peut être que transférentielle et dans tout transfert se manifeste le couple amour-haine.

Choisir de ne plus penser-calquer l'Autre sur les parois du Même, sur la chair de l'UN. Ainsi furent élaborées les plus "grandes théories" SUR la sexualité féminine. Celles de Hegel, de Freud, de Nietzsche qui ont façonné tant de pensées "modernes" et "progressistes". Celles qui ont écrit noir sur blanc que "La Vérité est Virilité" et que "les femmes ont les testicules enfouis dans les trompes", voilà pourquoi la Vérité leur échappe, Elle est pour elles "cachée" (Hegel). Celles qui ont écrit, Muthos de l'Oedipe à l'appui que "la Libido féminine" ne pouvait s'expliquer, *scientifiquement*, qu'à partir de "La Libido masculine" et du problème de la castration (phallique) (Freud et ses disciples). Celles qui ont écrit "le Féminin hystérique": simulacre, leurre, parade, masque, "le Féminin séducteur" car si le "Féminin est Vérité", la "Femme" seule sait que la Vérité n'existe pas, qu'elle est un abîme: abîme de l'UN, abîme du Même, abîme du Logos (Nietzsche). Quand l'Autre ne peut être pensée dans sa radicale différence, la Vérité de l'UN s'écroule dans le manque castrateur ou le leurre de la séduction.

Ce choix de la pensée de l'Autre langue dans sa radicale différence est une folie, mais comme l'écrivait Annie Leclerc dans *Parole de Femme*, cette "folie est la dernière raison qui me reste".

La pensée de l'Autre s'entend dans l'immense champ blanc de l'entredeux, espace poétique où la pause et le silence et l'écoute de la "troisième oreille" (René Major) accueillent le chant du ravissement, chant d'amour (et de haine) de femmes et d'hommes à la recherche de vérités polyphoniques sans Foi ni Loi.

Il n'y a pas plus de Vérité dans la théorie que dans la fiction. Il y a des vérités à décrypter *entre* théorie et fiction surtout quand il s'agit de vérités sur les sexualités féminine et masculine et je peux très bien parler de ces phénomènes, les écrire, sans tomber dans la "niaiserie philosophique essentialisante" ou la "frustration d'artiste" comme le

disait Jacques Derrida dans *Eperons ou les styles de Nietzsche*, mettant dans les guillemets de la proscription les termes “féminité”, “sexualité féminine” et par voie de conséquence “écriture féminine”, mais conservant dans la noblesse du concept “la Femme” et “le Féminin”. Je peux très bien parler de sexualité féminine, et d’écriture, sans guillemets et je ne vois pas pourquoi il serait plus *philosophique*, donc plus Vrai, de substantifier les attributs.

Il n’est pas plus philosophique, ni plus poétique, de substituer lunaire à lune, solaire à soleil, nocturne à nuit et diurne à jour. Il n’est pas plus vrai de parler de “vécu” plutôt que de vie. Il n’est pas plus juste mais c’est devenu une mode. Un décret.

Il me semble impossible de parler de la langue sans penser le langage, mais aussi le langage des femmes, mais aussi l’écriture, je dirai simplement l’écriture féminine.

Difficile à concevoir puisque CELA que je veux penser, et écrire, ne peut s’approcher seulement dans les catégories du Logos ni seulement dans le recours au Muthos.

Il ne s’agit ni d’une explication ni d’une dispute. Il s’agit de penser la rencontre. Rencontre, non pas du “Féminin” et du “Masculin” en vue de conceptualiser la “Vérité” ou de trouver la “Vérité” par révélation, d’y croire. Sur la question de la “Vérité”, la Foi ou le Savoir sont sur le même axe. Ils ne s’opposent pas. La quête de la Vérité transcendente, souveraine, conduit au dogme ou au désespoir.

La Vérité n’existe pas, je le sais. Je ne suis pas désespérée pour autant.

Il n’y pas plus de Vérité dans le Logos que dans le Muthos. Pas plus dans le Savoir que dans la Fable. Les vérités se trouvent en exil du Savoir seul et de la Fable unique. Elles jaillissent dans la rencontre des deux. Claire Lejeune dirait: “Elles s’éclairent de leur co-naissance mutuelle”. Elles sont le plus souvent nomades, elles changent constamment de lieux et de temps. Leur rencontre est tout à fait aléatoire et la nécessité se trouve dans le don, le cadeau que cette rencontre constitue.

Présent de l’intelligence des choses de l’amour. Intelligence des choses de la jouissance et de la souffrance. Intelligence des choses de la Vie mais aussi des choses de la Mort jusqu’au seuil de l’insaisissable. Cela ne s’explique ni ne s’illustre pas plus “au féminin qu’au masculin”. Aucune grille analytique, aucun dogme ne peut *avoir raison* de

ces vérités. Elles ne se cernent pas mais s'approchent délicatement avec l'intelligence du corps: celles du coeur, de l'oeil, de l'oreille. Celles du toucher, du regard et de la voix. Du ton, du timbre. Et du silence.

Penser l'Autre dans la langue, c'est risquer de penser une "langue maternelle étrangère" (Winnicott). Cette remontée dans le temps et l'espace (le corps de la mère) est certainement risquée, elle ne peut s'effectuer sans le choix de l'écriture, quels que soient les formes ou les modes d'écriture élus et ce choix implique toujours un certain vertige puisqu'il s'agit littéralement à chaque fois d'une *création poétique*. La création poétique est toujours risquée: incertaine, aléatoire et parfaitement solitaire. Elle peut être partagée mais la rencontre de l'autre ne peut avoir lieu qu'après cette descente et cette remontée de *chaque corps* dans sa langue maternelle étrangère.

J'écris pour connaître ce que JE NE SAIS d'aucune philosophie. Aucune théosophie. Aucune mythologie. Par rapport à la langue de l'Autre, elles sont toutes dans le Savoir ou la Légende du Même. Logos et Muthos de la langue de l'UN-pour-tous. C'est ce que Jacques Derrida nomme le "Phallogocentrisme".

Dans l'acte poétique, je parviens, à travers l'inaudible, à l'in-ouïe de la langue étrangère. L'étrangeté de la langue est maternelle. Sur cette inouïe de la langue, Luce Irigaray, dans *Amante Marine de Friedrich Nietzsche* écrit de somptueuses pages. J'aime lire et relire toute sa première partie, sa lettre à Nietzsche intitulée "Dire d'eaux immémoriales". C'est ainsi que je lis aussi *Passions élémentaires* et, de Carole Massé, *L'Existence et L'Autre* (éd. Les Herbes Rouges).

L'oreille prêtée à la langue de l'Autre laisse entendre une voix différente. Son écoute, à travers d'infinis silences, comme au-delà, laisse entendre une parole de femme: parole d'"Ombre" (Michèle Montrelay); voix qui laisse voir autrement (Marguerite Duras).

Si les femmes et les hommes parlent la même langue, langue du Même (de l'UN-pour-tous), c'est par la différence qu'ils entrent dans le langage. Elles et Ils n'entrent pas de la même façon dans la co-naissance et la reconnaissance de leur langue maternelle étrangère.

Penser cette différence comme on pense la foudre ou comme on penserait le séisme, l'ébranlement d'une pensée. L'écriture du foudroiment, c'est celle de l'explosion du *coeur de la lettre*. On y parvient dans l'adresse infinie: ouverture extrême dans le déploiement de l'oreille et de l'oeil. Il s'agit de faire vibrer l'inaudible et l'invisible jusqu'ici, jusqu'à présent, de la langue maternelle étrangère:

“Luxer l’oreille philosophique, faire travailler le *loxos* (l’obliquité de la membrane du tympan) dans le *logos*.” (*Eperons ou les styles de Nietzsche*).

“D’abord exercer jusqu’à la surmener, la vision virginale pour qui voir ne pose pas encore la question du rapport de l’image et du sens de voir. Ce regard naïf ne peut donner lieu qu’à la reproduction littéralement photographique de la multitude des points dont la rétine s’impressionne quand elle s’expose, se surexpose ou se sous-expose; de ce qui se révèle ou se fixe - se mémorise - à travers les yeux de la tête puisque l’oeil du coeur, celui qui voit l’indivisible, est encore enfoui dans sa potentialité” (*L’Oeil de la lettre*).

Travail de désenfouissement. Cryptomnésie. Déchiffrement de la formule souterraine. Décryptage des signes laissés là en suspens sur le corps-monument; corps-monument d’archives remplies d’hiéroglyphes (Jacques Lacan); pulsions: lettres positives ou négatives à même la chair, gravées (Serge Leclair).

Travail de luxation aussi. *Loxos* (luxere): déboîtement, déplacement, dé-centrement. Aussi blessure. Cette ouverture à l’Autre et ce séisme ne se produisent pas sans que l’oreille (et l’oeil) philosophique soit blessée.

Pour entrer dans la langue de l’Autre, il faut pouvoir imaginer blessé l’Oeil du Dieu souverain et omniprésent. La langue de l’Autre ne se parle jamais dans l’omnipuissance. Si son écriture est risquée, c’est aussi parce qu’elle est fragile et vulnérable. Apte à la blessure, sa force réside dans cette primordiale admission.

La cryptomnésie et la luxation marquent l’entrée du travail amoureux dans la langue. L’amour est en travail dans la langue. Les mots de l’amour en travail sont “introuvables dans le discours ou sur la page” (Jacques Derrida).

C’est dans l’acte poétique que se capte cette langue d’amour. Dans l’écriture de cet acte que s’entend son “bruissement” (Roland Barthes). Dans ce bruissement, cet ébranlement de jouissance (et de souffrance) se saisit l’inédit, l’inter-dit de l’amour. Il s’agit d’une naissance à l’Autre. D’une outrance dans l’abandon de Soi et d’un émerveillement dans le don de l’Autre.

L’écriture de cet acte de naissance (de cet acte de deuil aussi) met en péril tous les discours et toutes les fictions qui affichent comme objet la Vérité. Si celle-ci se dit Phallus ou Femme elle est divine (transcendante) en Dieu, quel que soit son Nom, viennent mourir les vérités subjectives de la langue du corps de l’Autre.

Sortir du corps de la mère par la blessure (loxos) et le cri de jouissance. Celui de souffrance aussi. Le Pathos est le prix du savoir amoureux. Savoir: fruit de passion. Vérité de la théorie et vérité de la fiction. L'écriture se passe entre les deux. Il s'agit d'entrer dans le Logos par cette blessure et par ce cri.

Cette écriture du corps touche aux paroles initiales (et immémoriales) dans l'ombre de la langue de l'UN-pour-tous. Voilà pourquoi une telle écriture peut se dire "paroles de femmes"; écriture-parabole du corps: oreille, oeil, coeur, voix, toucher, "muqueux"(Irigaray), autant de métaphores polysémiques, d'*étincelles créatrices* par lesquelles s'enflamme le discours quand le corps fait entendre son bruissement sur la page.

Ecriture de l'étrangère dans l'étonnante proximité de la lettre et ce n'est pas d'être trop loin que la langue de l'Autre dérange, c'est parce qu'elle est au plus près. Le sentiment d'"inquiétante étrangeté" vient à celui ou celle pour qui la belle étrangère est trop proche.

Dans le transfert (d'amour, d'écriture, de lecture), la menace du trop proche demeure latente. Quand les vérités se découvrent *entre* Soi et l'Autre, la symbiose n'a pas lieu (et place).

S'il y a rejet (deuil de la séparation du corps amoureux et du corps d'écriture-lecture), ce rejet, cet abandon (violence faite au corps par l'Autre de la langue) est toujours-déjà aussi latence, pure virtualité.

La féminité (la sexualité féminine ou l'écriture féminine) s'entend, se voit, se touche par l'accès à la langue de l'Autre. A cause d'une histoire qui nous précède, nous englobe, nous dépasse, cette langue court dans le langage des femmes. Femmes et hommes parlons la même langue mais notre entrée dans l'univers du langage est différente. Elle court, cette langue, se déplace à la vitesse de la lumière: plus rapide que les sons de folie apparents ou les cacophonies ambiantes; plus agile et plus lointaine que toutes les aphonies. Derrière le masque de la muette (hystérique?) se profile la voix de l'Autre.

C'est dans la poésie, de tous temps et dans toutes les langues que se fit toujours entendre la voix de l'Autre. Et ce n'est pas par hasard si le philosophe le plus poète de tous, Nietzsche, fut, à travers toute son oeuvre - et pas seulement dans un texte ou deux *sur* "la Femme" ou "la féminité" - littéralement hanté par le "Féminin", métaphore qu'il a constamment liée au concept de "Vérité".

Ce n'est pas par hasard non plus si la venue du langage des femmes (la parole des femmes) fut en toutes lettres annoncée par le poète visionnaire Arthur Rimbaud.

Est-ce par hasard ou ne serait-ce pas par une conscience (ou par un savoir de l'inconscient) heurtée d'un terrifiant refoulé historique, le grand silence des femmes, que plusieurs de ces poètes sont entrés à leur tour dans le grand silence de la folie ou de la mort suicidaire? Le suicide est un meurtre de la parole pour qui ne sait plus dire, mais garde brûlant le désir de dire les choses de la vie et celles de la mort.

Il ne faudrait pas réduire l'écriture féminine à ses effets de délinquance (lexicale, grammaticale et syntaxique) dans le système codé de la langue de l'UN-pour-tous (langue du Même, langue du Nom-du-Père). On pourrait féminiser tous les termes de la langue commune, changer les règles d'accords de sorte que, dans cette langue, un genre serait l'égal de l'autre ou acquerrait une suprématie. Il est peut-être même souhaitable de s'attaquer à ces symptômes. Mais il est possible aussi de travailler ailleurs et d'écrire autrement.

Ecrire au plus profond, au plus vrai, au plus lointain et au plus près des inscriptions de la langue maternelle étrangère à même le corps de paroles, gravées.

Le stylet du tatoueur est peut-être masculin mais dans cette langue, de l'Autre, l'écriture, elle, est féminine.

*Nota bene:* sur la question du style "masculin" et de l'écriture "féminine", voir ce qu'en dit Jacques Derrida dans *Eperons ou les styles de Nietzsche* et ce que j'en écris dans *Pensées du poème* et *La Lettre infinie*.

## References

<sup>1</sup>Maurice Blanchot, in *Marguerite Duras*, Paris, Editions L'Albatross, 1979.

<sup>2</sup>Annie Leclerc, *Parole de femme*, Paris, Grasset, 1974, p. 8.

<sup>3</sup>Jacques Derrida, *Spurs, Nietzsche's Styles*, translated by Barbara Harlow, Chicago, Univ. of Chicago Press, 1979, p. 55.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 11.

<sup>5</sup>Claire Lejeune, *L'Oeil de la lettre*, Belgique, Editions Le Cornier, 1984, p. 31.

<sup>6</sup>Derrida, *op. cit.* p. 11.

<sup>7</sup>Roland Barthes, *La Bruissement de la langue*, Paris, Editions du Seuil, 1984.